

Mad man

ACCES & SORTIE DE GARAGE

© D.F.

photo Chiara Santarelli pour Transfuge

Dans *La Cavale de Billy Micklehurst*,
l'auteur culte de romans noirs
Tim Willocks raconte sa rencontre,
adolescent, avec un SDF schizophrène.
Portrait d'un expert ès psychose,
fils spirituel de James Ellroy.

par Oriane Jeancourt
Galignani

NE QUITTE JAMAIS SON COSTUME NOIR et ses citations shakespeariennes. Tim Willocks partage avec l'auteur d'*Hamlet* la connaissance de la folie. Chez Shakespeare, tout part des larmes d'Ophélie, de la vision d'Elseur, de l'au-delà qu'implique la psychose. Willocks efface lui aussi la frontière qui sépare les fous et les raisonnants depuis son premier livre, *Bad City Blues* (1991), mais surtout dans *Green River* (1994), plus grand roman jamais écrit sur la prison (selon moi et James Ellroy...), dans lequel il dépeint l'enfer carcéral, si proche de l'horreur schizophrénique. Ce roman a fait de cet ancien psychiatre un romancier culte, de Londres à Hollywood. En écrivant pour Spielberg ou Michael Mann et partageant un temps l'intimité de Madonna, l'écrivain britannique a construit sa légende, celle d'un homme qui acclimate la psychose. Et lorsque ce géant roux d'une grande douceur pénètre le bureau des éditions Allia, rue Charlemagne, je pense à l'un de ses personnages, le docteur Klein de *Green River*, celui qui, par la maîtrise de lui-même, parvient à survivre en prison. Le corps de Willocks, forgé par le karaté dont il est ceinture noire, fait preuve d'une même force sereine tout au long de notre entretien.

L'HOMME DE LA MARGE

Difficile de croire que ce même homme excelle dans le sanguinaire. Car il n'est pas rare dans ses pages de voir des individus traverser d'éprouvantes expériences: les testicules tranchées et enfoncées dans le rectum (*Green River*); les paumes de mains arrachées par une lame brûlante (*La Religion*, drame médiéval et spirituel). Jusqu'à aujourd'hui, Willocks, c'était Peckinpah revu par Umberto Eco, *Voyage au bout de l'enfer* version gothique, un univers à mi-chemin entre Hollywood et *L'Enfer* de Dante, entre la littérature populaire et le grand roman noir américain. Un visage aurait pu résumer les premiers livres de Willocks, celui de Dennis Hopper dans l'adaptation de *Bad City Blues*, délirante icône du dark Hollywood.

Seulement, sa dernière nouvelle, *La Cavale de Billy Micklehurst* s'avère

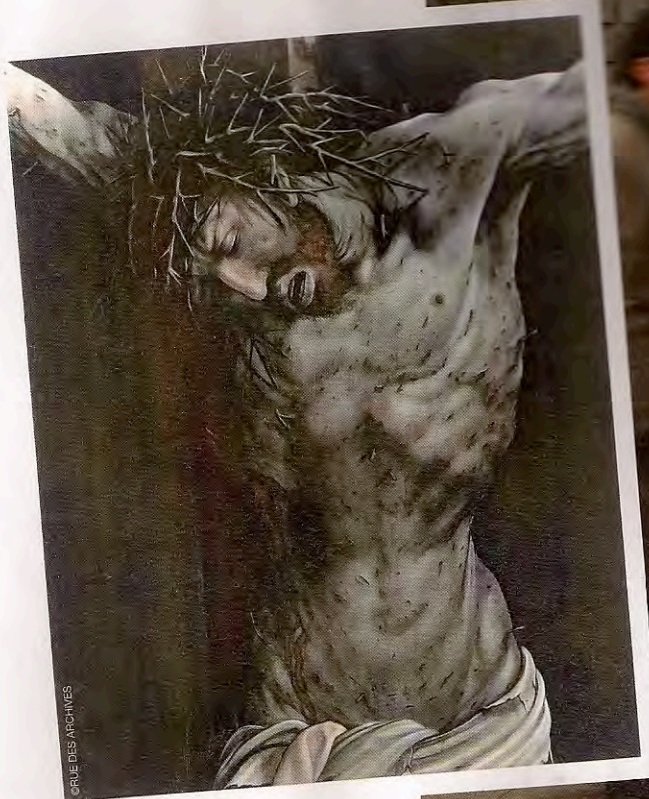
un rêve intime et pathétique. On retrouve de Willocks l'obsession première: faire entendre les psychotiques au monde qui les ignore, mais en mode mineur. Car l'auteur y confie l'origine de son intérêt pour la folie: une rencontre. Il avait dix-sept ans, vivait à Manchester, fit la connaissance d'un sans-abri, l'ami de quelques mois qui l'accompagna toute son existence. Trente-cinq ans plus tard, il a écrit son histoire à la demande d'un magazine vendu par les sans-abris dans les rues de Londres, *Big Issue*. Ses souvenirs de l'homme disparu étaient demeurés intacts: « *Le vrai nom de Billy était Roney. Je l'ai rencontré quelques mois avant d'intégrer l'université de médecine, en octobre 1976. Je me souviens de lui dansant entre les tombes, dormant près du crématorium. Roney a forgé mon imaginaire. Il a représenté le courage de défier la société, en vivant hors des lois. Je ne veux pas en faire une icône romantique, il a eu une vie terrible mais je crois qu'il a eu à un moment de sa vie le choix et il a choisi la voie étroite sur laquelle il était libre. Son choix m'a donné le courage, ou l'inspiration, pour écrire.* »

LA FORTERESSE DE L'INTERNEMENT

La nouvelle de Willocks est simple: un garçon rencontre dans un cimetière un drôle de personnage, Billy Micklehurst, qui parle avec les esprits du lieu. Il le suit, l'écoute et apprend un jour qu'il s'est donné la mort... Une trentaine de pages sur les traces d'un schizophrène poète qui apprend à l'adolescent le sens de la liberté. On pourrait être dans le monde d'Hubert Selby Junior, la vérité révélée à un adolescent par un homme de la marge.

L'amélioration du monde est une illusion perdue

Willocks, dans ses temps libres, ne s'exerce donc pas à disséquer des cadavres pour écrire ses scènes d'horreur, il s'engage pour les plus démunis de Londres. Le romancier qui cherche à plaire au grand public par ses romans noirs et l'observateur des marginaux d'Angleterre peuvent-ils être un seul et même homme? À ma question, il



prend un air grave, donné par vingt années à soigner les psychotiques: « *Les gens qui vivent dans la rue ne sont pas tous alcooliques ou junkies, particulièrement en ce moment, en pleine crise économique, mais ils sont souvent malades. J'ai travaillé avec beaucoup de schizophrènes. C'est un domaine très difficile: d'un côté, nous sommes mus par la pulsion humaniste de prendre soin de ces gens mais, d'un autre côté, les soigner signifie s'arroger le droit de prendre des décisions pour eux et parfois même d'aller contre leur volonté en les internant. En tant que psychiatre, j'ai possédé ce pouvoir de placer quelqu'un en détention.* »

La révélation d'être placé au cœur d'un dilemme moral dans son rôle de psychiatre, Tim Willocks l'a eue en 1979, lorsqu'il découvre le texte d'un philosophe français, un certain Michel Foucault: « *J'ai écrit ma thèse de psychiatrie en 1979, l'année où Surveiller et Punir a été publié en Angleterre. Ce livre a eu une influence décisive sur moi. Cette idée que la civilisation en est arrivée à une redéfinition de l'être humain fondée sur l'incarcération des criminels comme des malades m'a paru évidente.* » Quinze ans plus tard, Tim Willocks sera suspecté par ses pairs de ne pas appliquer de bonnes méthodes pour soigner les

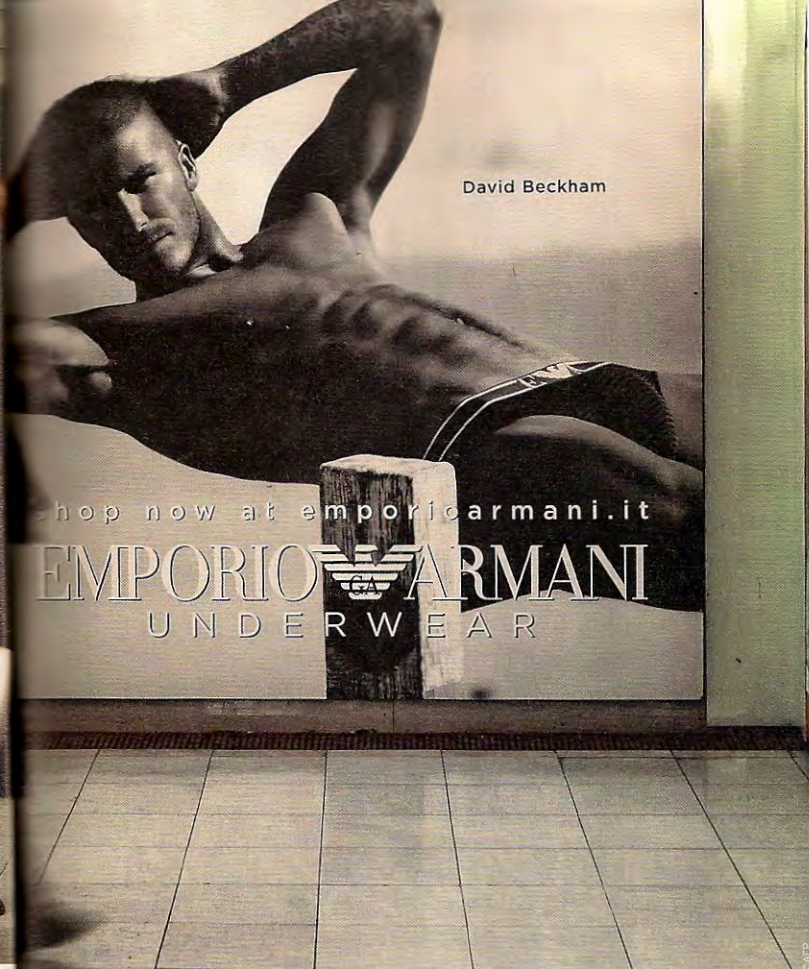
drogués. Au nom de la liberté, il refusait de les interner. S'il a été depuis totalement innocenté, il ne veut plus pratiquer la médecine et aujourd'hui encore, il parle de son ancienne vocation avec une gêne: « *Je n'ai pas voulu ordonner l'internement forcé, j'ai exposé mes patients au suicide, mais je me suis retrouvé dans une grande confusion morale, lorsque j'encourageais les patients à entrer en hôpital psychiatrique.* »

De cette fréquentation quotidienne des schizophrènes est né un imaginaire, celui de *Green River*, un récit en dehors des lois où chaque personnage se repose sur la paranoïa pour survivre. Le pire est toujours sûr dans cette prison américaine où les détenus crévent comme des bêtes. Car le directeur décide de mener une expérience en provoquant une émeute et une répression féroce. La prison de *Green River* devient alors le champ de l'horreur. Willocks fait de son roman un manifeste contre l'incarcération: « *Je ne voulais pas écrire sur l'hôpital psychiatrique parce j'aime l'élaboration romanesque, je ne voulais pas rester trop proche de ma vie. L'idée m'est venue en lisant ce vers de Richard II de Shakespeare: "Je me suis occupé à comparer cette prison où je vis, avec le monde." Utiliser la prison comme microcosme de la vie moderne, c'était ce que je voulais faire.* »

À gauche
Enfant, Willocks
a baigné dans
l'esthétique
catholique, apologie
de la souffrance, ici
sous le pinceau de
Grünewald. De là
aurait commencé
sa fascination pour
l'horreur. (retable
d'Issenheim, 1512)



LA CAVALE DE BILLY MICKLEHURST
traduit de l'anglais
par Benjamin Legrand
ALLIA
64 p., 3,10 EUROS



David Beckham

shop now at emporioarmani.it

EMPORIO ARMANI
UNDERWEAR

À droite

La photo géante de Beckham affichée dans les rues de Londres. Un diktat de la beauté contre lequel Willocks s'insurge. Pour lui il s'agirait d'une des grandes violences contemporaines.

Willocks explore donc l'envers de la société, ce que Foucault désignait comme la « forteresse de l'interne et ses nuits monotones ». En se plaçant dans cette obscurité originelle qui est celle de la folie humaine, l'auteur de romans noirs poursuit à chaque page le récit du mal. Shakespeare avait accompli ce chemin avant lui : aborder la folie, c'est se plonger au cœur de la barbarie. « Mon agent américain me dit souvent que je pourrais vendre plus si mes livres étaient moins sombres, mais je ne peux pas écrire autrement. Ce n'est pas une posture morale, mais je crois à la cruauté du monde et à la pure vérité de l'art dans un monde de mensonges. On est bombardé chaque jour par des distorsions de ce qu'est l'être humain, il y a donc une vocation sacrée de l'art, je le crois. Le monde moderne est assailli d'images qui montrent l'humanité belle, d'une impossible beauté, d'une inaccessible perfection, incroyablement désirable. En Angleterre, en ce moment, est placardée une photo immense de David Beckham en caleçon. Mais ce type parfait n'est pas à l'image du monde dans lequel nous vivons. J'écris contre ces mensonges de beauté et de bonheur. » Dès sa jeunesse, Willocks poursuit les ténèbres, ainsi la troupe de théâtre qu'il

mènera-t-elle.

LE DIABLE PARCOURT CE LIVRE

À l'écouter, on comprend que Willocks poursuit les limites, celles de ses anciens patients comme les siennes propres. Il a choisi une esthétique sanguinaire pour observer les individus confrontés à l'extrême, la souffrance physique venant interroger l'origine du mal. Mais Willocks associe à l'horreur, une liturgie surprenante. Pourquoi placer des démons auprès des marginaux de Manchester ? Il explique : « Le diable parcourt mes livres. J'ai grandi dans l'esthétique catholique, je ne peux pas me passer des démons. Mes premiers souvenirs enfantins sont ceux de lieux couverts d'or où étaient accrochés des portraits d'hommes torturés à mort. Je suis né dans ce type de beauté fondée sur l'horreur de la vie et sur cette idée que l'homme a la force de surmonter cette cruauté. »

Si Willocks a le goût du diable comme Tom Waits ou Bret Easton Ellis, c'est aussi parce que le *devil* s'avère un des meilleurs termes pour incarner ce qui l'obsède, le nihilisme libéral contemporain. Lorsqu'il évoque la violence économique de la société britannique, il s'emporte : « En Angleterre, 23 % de la population âgée de vingt-cinq ans est au

Willocks, c'est Peckinpah revu par Umberto Eco, Voyage au bout de l'enfer version gothique, un univers à mi-chemin entre Hollywood et L'Enfer de Dante

forme à Londres dans les années 80, s'appelaient La Compagnie théâtrale de Kurtz (référence au personnage de Conrad) car ses membres n'obéissaient qu'à un dogme : se laisser porter par la rivière, aussi loin les chômage et probablement ne trouvera jamais de travail. Que va devenir cette jeunesse à laquelle on n'offre aucun avenir, aucune possibilité d'atteindre la dignité et la liberté de gagner sa vie ? Que va signifier pour un homme naître et mourir sans jamais trouver sa place, son rôle dans la société ? J'ai grandi dans les années 70, ma génération était portée par ce rêve naïf d'améliorer le monde, en réaction à la génération de nos parents détruite par le choc de la Seconde Guerre mondiale. Nous croyions au meilleur dans l'être humain, après avoir vu le pire. Aujourd'hui, nous vivons dans des bulles, le système de valeurs s'est effondré, les aspirations sont purement économiques, l'amélioration du monde est une illusion perdue. Je me sens un peu coupable de l'échec de ma génération. Nous nous sommes comportés de manière irresponsable. »

LA LITTÉRATURE : FOLIE ORDINAIRE

Pour apaiser sa colère politique, Willocks cherche, parmi les fous, à atteindre une liberté. Je l'interroge en partant sur cet ancien compagnon de route disparu il y a peu qui aurait pu incarner le poète schizophrène de sa nouvelle, Dennis Hopper. Une émotion apparaît sur son visage : « C'était un *free spirit*. J'ai été chez lui à Venice Beach, partout sur les murs, sur le sol, il avait accroché ses toiles, ses dessins, il n'y avait pas un centimètre vierge... Il était obsédé par sa peinture, rien ne comptait à part elle. »

Étrange figure hollywoodienne qu'a choisie Willocks, si proche des personnages de ses romans. Le soigneur de psychoses a trouvé sa catharsis : la littérature lui permet de mettre en ordre sa propre folie. •